

CHAPITRE 0-6

Béna, creuset de ma quête du sens.

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne

Le tournant du Hoggar.

Puisque, selon mon idée directrice, rien n'a lieu sans un lieu, la longue gestation de la TGS n'a pu se faire en dehors d'un sein nourricier. On a vu que tout engendrement est le produit d'un ajustement résonant entre un contenant femelle et un contenu mâle. Il n'est pas d'information sans stimulation d'un support enregistreur préconformé, pas de rayonnement sans un milieu de propagation, pas de son émis par une corde vibrante sans une membrane vibrant elle aussi, pas d'émission radioélectrique sans l'accord entre la capacité et la self d'un circuit oscillant, pas de circulation sanguine sans l'ajustement entre le fonctionnement du cœur et le réseau vasculaire, pas de quantum d'action sans vide quantique, pas de naissance ni de connaissance nouvelles sans fécondation sexuée. La reproduction asexuée par scissiparité ne produit rien de nouveau ; c'est l'adaptation au milieu de copies conformes qui provoque leurs transformations et cette adaptation n'est autre que la résonance d'un accouplement sexué entre un environnement et son contenu, entre une information incidente et une conformation réceptrice. Les mutations proviennent d'erreurs accidentelles de copie imputables à des perturbations, tant de l'adaptation de l'espèce à un écosystème changeant que de l'adaptation de l'écosystème à des espèces changeantes ; la survie procède d'une mutuelle adaptation.

Béna, creuset de ma quête du sens.

Ma recherche n'aurait pu se poursuivre 36 ans durant sans un lieu propice qui ne pouvait être ni l'Armée, ni l'Université, ni la Recherche officielle, ni l'Industrie, ni l'Église. Ce vin nouveau aurait fait éclater ces vieilles outres au demeurant pleines du vin vieux et délectable de l'actuel paradigme. Il fallait une outre neuve pour être le réceptacle d'un nouveau paradigme. Voici comment il s'est fortuitement implanté en 1970 dans le berceau d'un hameau pyrénéen inhabité depuis peu et menacé de tomber en ruines.

Je considérais jusqu'alors qu'il appartenait à des ténors qualifiés de poursuivre l'exploration d'une convergence finale entre la Science et la Foi qu'avait entreprise avec audace Teilhard de Chardin. Il était mort en 1955 exilé à New-York, banni par le Magistère romain qui n'admettait pas que le processus évolutif lu dans la Nature par le darwinisme puisse concerner aussi l'Église, pourtant elle aussi en marche combien tâtonnante depuis 2000 ans, selon son espérance, vers l'accomplissement d'un dessein divin⁷⁹. Cependant la plupart des interprétations teilhardiennes du sens de l'histoire de l'Univers et de l'Homme ne cessaient de se trouver confirmées par les avancées des sciences. Il n'avait pourtant assisté ni à la découverte du code génétique en 1956, ni à celle du fond diffus de l'Univers en 1964, ni à la conquête de l'Espace, ni à la controverse sur le principe anthropique formulé en 1975, ni aux progrès des théories de superunification de la Physique éclairant les origines, ni au développement explosif de l'informatique validant sa théorie d'un corps social en voie d'unification organique.

Si l'on entendait être fidèle à l'esprit de ce pionnier, il ne suffisait pas de cultiver sa mémoire et de célébrer son œuvre ; il fallait la poursuivre en la mettant à jour de données nouvelles qui l'eussent enthousiasmé. J'attendais donc que des maîtres éminents prennent le relais et je fréquentais dans cet espoir les réunions entre scientifiques et intellectuels chrétiens. Mais je

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

voyais plutôt s'amorcer un mouvement de recul par rapport à Teilhard avec le désenchantement postmoderne, avec le procès des tentatives de synthèse globalisante, avec le déconstructionnisme, avec le culte de la complexité, avec l'absolutisme du Hasard seul opérateur de l'évolution.

Comme dans les précédents instants décisifs que je viens de relater, où ma vie a basculé, il se produisit à nouveau un événement fortuit déterminant. À Pâques 1969, un ménage ami nous demanda de le remplacer pour un voyage d'étude en Algérie organisé par un Père Blanc. Ils avaient à la dernière minute un empêchement majeur et il fallait se décider au pied levé. On put accepter car tout s'arrangea magiquement dans nos obligations professionnelles et familiales pour nous permettre une absence d'une douzaine de jours. Ce périple remarquablement préparé fut riche de rencontres passionnantes avec des responsables politiques et des enseignants algériens, avec le Cardinal Duval, avec des prêtres et des religieux ayant acquis la double nationalité, avec de rares colons demeurés sur place, avec des villageois arabes, kabyles ou touaregs.

Le voyage eut son point culminant d'abord à Tamanrasset sur les traces du Père de Foucauld, puis à l'Assekrem, son ermitage au Hoggar où nous avons bivouaqué à la dure le Samedi Saint. À l'aube se découvrit un impressionnant panorama de montagnes devant lequel on put méditer en silence durant de longues heures. On eut un rapide échange avec deux "petits frères du Père de Foucauld" qui portaient le bâton à la main rencontrer des tribus nomades à des journées de marche de là. Ils étaient l'un et l'autre d'anciens officiers de marine et le courant passa entre "navigateurs solitaires". La magie du désert célébrée par tant de Psichari ou de Théodore Monod fut sans doute la cause de ce qu'une clarté se fit peu à peu dans mon esprit. Je la partageai là-haut avec mon épouse.

Béna, creuset de ma quête du sens.

Il fallait cesser de tourner en rond et d'attendre que d'autres plus qualifiés prennent la suite de Teilhard. Puisque j'étais depuis plus de dix ans habité par la conviction profonde de la nécessité de l'aggiornamento de son œuvre, il me fallait me jeter à l'eau malgré mon incompetence. *“Il n'était pas nécessaire d'espérer pour entreprendre”*. On verrait bien si ce projet était ou non sous bonne étoile. On décida sur le champ de tenter d'organiser une session sur ce thème dans un site solitaire des Alpes où des parents pourraient peut-être nous prêter deux chalets.

De retour à Paris je pressentis des amis tourmentés comme moi par le divorce entre la science et la foi et je leur proposai une relecture scientifique de la Genèse. Le projet tint la rampe et la session eut lieu dans les solitudes des estives du massif du Taillefer non loin de La Mure. C'était un rassemblement hétéroclite de 20 adultes avec 20 enfants qui avaient suivi leurs parents. Il y avait là deux prêtres catholiques, un pope, le Père Léonide Chrol, éminent théologien orthodoxe avec son chauffeur, prince russe ; un universitaire belge agnostique, un médecin, un sociologue, un professeur belge de philo, et même un jeune détenu fraîchement libéré de la prison de Fresnes où j'étais visiteur, et d'autres encore. Nous fûmes favorisés par un temps magnifique, par le dépaysement dans le décor splendide des alpages, par la convivialité exceptionnelle qui régna au sein de ce groupe de naufragés de la montagne. Le jour, en excursion, ils s'appuyaient mes amphes lors des haltes et le soir on se regroupait autour du piano où le pope jouait et chantait en virtuose de la musique sacrée.

Je n'ose me remémorer toutes les bêtises que j'ai pu dire en tentant d'appliquer ma logique trine balbutiante à l'exégèse des sept jours de la Création. Cependant je m'aperçois maintenant que j'avais déjà attaqué le problème du dialogue entre Science et Foi par le bon bout, c'est à dire par celui du point initial Alpha sur lequel la Science commence à avoir des lumières, et non, comme

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Teilhard, par celui d'un hypothétique point final Oméga que le refus du finalisme interdit au matérialisme de prendre en compte. On vérifiera dans cet ouvrage que ce qui a été mon point de départ embrumé est aujourd'hui mon point d'arrivée où le brouillard s'est à mes yeux considérablement dissipé.

Il se trouva que ce séminaire de dix jours se terminait le 6 Août, fête de la Transfiguration, et le Pope nous fit observer que c'était chez les Orthodoxes un sommet liturgique. Or il y avait à proximité un Mont Tabor et nous décidâmes d'y monter pour clôturer sur sa cime notre session par une cérémonie et une évaluation de notre travail. Il s'imposa de n'en pas rester là. Il fallait non seulement recommencer de telles sessions mais de plus leur trouver une base fixe où elles seraient préparées par un noyau permanent. Cependant, à la différence des lieux de rencontres culturelles de Royaumont, Cerisy la Salle ou Sénanque ouverts à toutes les questions, ce lieu serait centré sur la seule question du sens de l'Univers et de l'Homme dans la perspective des grandes échéances de l'An 2000. Ce lieu devrait rester à l'écart de toute médiatisation, dans la discrétion monacale nécessaire à une recherche débutante, à contre-courant de la culture contemporaine qui ne manquerait pas de contrarier la croissance d'une jeune pousse fragile si la confrontation intervenait avant qu'elle n'ait pris racine et suffisamment grandi pour résister aux assauts dont elle serait inévitablement l'objet. Mais où trouver ce lieu et les moyens pour une telle fondation dont le vœu surréaliste n'était que fantasme ?

L'invention de Béna

Mes beaux-parents avaient restauré partiellement les ruines d'une vieille chartreuse du Dauphiné, abandonnée depuis la Révolution. Elle était devenue résidence de vacances d'une nombreuse famille nullement disposée à céder la place à des rêveurs. Cependant elle nous donna l'idée que cette base recherchée

Béna, creuset de ma quête du sens.

devrait être une sorte de “chartreuse pour laïques” engagés dans des activités professionnelles les plus diverses, mais désireux de s’en abstraire momentanément et de se retirer dans ce laboratoire du sens pour approfondir cette question et y rencontrer d’autres chercheurs de sens. Nous voilà, durant cet été 69, prospectant les Alpes en quête de quelque occasion inespérée. On ne tarda pas à comprendre que cet espoir était chimérique ; c’était la ruée vers l’or blanc et tout était hors de prix. Résigné, je repris mon travail à Paris dans ce bureau d’Arcueil⁸⁰ où des jeunes scientifiques du contingent aimaient venir oublier leurs tâches du moment pour bavarder avec cet utopiste qui leur parlait de son projet. L’un d’entre eux était ingénieur dans une grosse firme⁸¹ et il me signala que j’avais un alter ego, un conseiller d’entreprise visionnaire qui animait des séminaires de stratégie industrielle et qui cultivait un projet analogue. Il me proposa d’organiser une rencontre.

Je fis connaissance de Robert Sarrazac-Soulage, ancien officier qui, après avoir été prisonnier des Japonais en Indochine, s’était illustré dans la Résistance. Habité comme moi après Hiroshima par l’inéluctable évolution vers la globalisation, il s’était lui aussi jeté à l’eau. Quittant l’Armée, il avait créé après la guerre le mouvement des “citoyens du monde”. Il se vit vite dépassé par le succès de son initiative lorsqu’afflua une cohorte de marginaux, les hippies, et non des citoyens responsables qu’il espérait, capables de refonder le monde. Renversant la vapeur, il décida alors de renoncer à un mouvement populaire incontrôlable et de se consacrer à la création d’un centre de recherche et de réflexion sur la transition vers la “mondialité”, haut-lieu retiré où viendraient travailler des sujets d’élite sélectionnés par les entreprises.

Nous avons en commun la conviction que les analyses de conjoncture et les grandes orientations devraient désormais s’inscrire dans un référentiel global qu’il importait avant tout de définir. À cet égard nous avons des divergences ; sa vision était

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

dominée par la nécessaire réconciliation Homme-Nature, la mienne par la réconciliation Homme-Dieu. Ces visées n'étaient pas incompatibles mais complémentaires car la réconciliation Homme-Homme était notre charnière commune ; nous avions l'un et l'autre une claire conscience d'un monde en danger d'autodestruction faute de boussole. Il était urgent d'ouvrir les yeux ; le problème n'était pas de sauver sa peau en émigrant dans quelque île lointaine échappant au sinistre, mais de contribuer à notre petite mesure à ce que l'épopée de l'homme ne se termine pas par un fiasco.

Nous reprochions de même à la catéchèse de focaliser sur le salut individuel en oubliant que selon Saint Paul l'espérance chrétienne est d'une tout autre dimension : celle d'un salut universel par la récapitulation de toutes choses en Christ : *les visibles et les invisibles, les célestes et les terrestres*. Aboutissement non pas magique mais fruit de la collaboration entre l'Homme et Dieu jusqu'à parvenir "*à l'unité de la foi et de la connaissance,*" au terme de la "*construction du Corps du Christ*" dont nous étions les ouvriers, chacun selon son corps de métier⁸².

Il me confia surtout son grand secret : il avait découvert en 1957 un lieu propice pour y fonder son centre. Il s'agissait du petit hameau solitaire de Béna en Cerdagne, à 1600m. d'altitude, inaccessible alors en voiture, dont les derniers habitants, des paysans montagnards vivant encore dans une économie médiévale, s'en allaient les uns après les autres vaincus par l'économie moderne. Sur les six fermes, il en avait déjà acquis deux dont les occupants étaient partis, deux autres étaient à vendre ; il avait une option d'achat mais il n'avait pas les moyens d'y donner suite et tout son projet était à l'eau si quelque promoteur immobilier venait y établir des villégiatures et livrer au tourisme de masse un habitat ancien et un site admirable, miraculeusement préservé faute de chemin d'accès carrossable. Sa découverte de ce hameau où la vie restait médiévale vaut d'être contée.

Béna, creuset de ma quête du sens.

Il avait épousé en 1957 Jeanne Allemand, personnalité exceptionnelle, licenciée ès sciences et alpiniste de haut niveau, qui avait fait partie de l'équipe dirigeante de la revue *Esprit* fondée en 1932 par Emmanuel Mounier⁸³ (1904-1950). Celui-ci avait l'habitude de ressourcer son équipe à Font Romeu d'où il avait lancé son fameux "manifeste". C'était alors une modeste station de montagne. La vogue des sports d'hiver allait lui donner un développement fulgurant. Les Sarrazac décidèrent que leur voyage de noces serait un pèlerinage sur ces lieux habités par le souvenir de Mounier. Lors d'une excursion en montagne ils découvrirent à 20 km de là le hameau solitaire de Béna, havre d'un autre âge coupé en hiver d'Enveitg, le village le plus proche distant de 6 Km.

Quatre familles en voie d'extinction s'efforçaient alors de survivre courageusement en autonomie de subsistance. Leur alimentation en courant électrique leur permettait seulement d'allumer trois ampoules. Les maisons étaient sans eau courante ni sanitaires. Ces cultivateurs éleveurs ne connaissaient que la traction animale. En cas de neige on descendait le lait à dos d'homme dans des gros bidons de 30 litres (dits camions). Saisis par ce spectacle, leurs visiteurs parisiens y revinrent chaque année et ils se lièrent d'amitié avec ces survivants. Les rares fils de ces derniers préféraient devenir petits fonctionnaires des douanes, de la poste ou de la police ; leurs sœurs se mariaient en plaine. La vie de la nouvelle génération était trop dure et trop pauvre à une époque où l'agriculture de montagne ne bénéficiait d'aucune subvention. Les parents, pourtant depuis toujours propriétaires de père en fils, des gens dignes, vaillants et sages de grande valeur humaine, héritiers d'un précieux savoir écologique, trouvaient préférables de fermer leur exploitation et d'avoir leurs fins de mois assurées en s'engageant comme plongeurs dans des hôtels ou des maison de cure. Les derniers partirent en 1966 et depuis le village ne comprenait plus aucun résident permanent.

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Une Université de l'universel.

Les Sarrazac comprirent dès le premier instant qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Ce serait là que serait implanté leur "laboratoire-observatoire du passage vers l'ère de la mondialité". Quittant sur le champ comme Abraham mon terroir parisien où mes ancêtres résidaient de père en fils depuis 400 ans, nous voici émigrant vers cette terre promise. Il faut souligner que Mai 68 a eu aussi une grosse influence sur cette décision. Nos trois aînés étaient sur les barricades et nous avons jugé bon d'éloigner à la campagne la quatrième (17 ans) qui n'était pas la moins motivée. La société occidentale avait grandi et mûri ; la nouvelle génération n'acceptait plus aveuglément un conditionnement sociologique que les générations précédentes, dont la nôtre, ne concevaient pas de remettre en cause. Il lui fallait s'émanciper de la tutelle des parents, des maîtres, des idéologies, des éthiques, des lois, de l'Église, et de toutes les institutions qui dictaient le permis et le défendu.

Le contexte social avait changé profondément avec la libération de la femme, avec la décolonisation, avec le développement exponentiel des moyens de communication et de transmission de l'information qui passaient désormais par de nouveaux canaux accessibles à tous, transgressant les barrières anciennes : le cinéma, les médias, l'informatique. L'homme de ce millénaire finissant n'était plus en résonance avec son environnement naturel et social. Cette dissonance le poussait invinciblement et confusément, non pas à restaurer l'accord en son état ancien mais à instaurer un degré supérieur d'accord.

Nos enfants voulaient du neuf et mettaient en cause l'éducation traditionnelle ; on allait leur proposer d'innover en inventant, à Béna qui offrait son champ libre à la création, quelque Salente du troisième millénaire. A commencé une aventure hors du commun qu'il n'est pas lieu de relater ici - il y faudrait un gros livre -

Béna, creuset de ma quête du sens.

si ce n'est pour rapporter comment c'est l'improbable qui sans cesse a prévalu sur l'échec probable d'une utopie. Au lieu de capoter cent fois, tant l'entreprise était inconsiderée, elle fut entourée du concours inattendu de bonnes fées⁸⁴. D'abord j'étais encore officier d'active mais, libre de toute sujétion, je pus partager mon temps entre Paris et la Cerdagne.

En cette même année 1970 où je rencontrai fortuitement Sarrazac, je fus convoqué par le général Georges Buis qui venait d'être nommé directeur de l'Enseignement Supérieur. Homme de lettres éclairé, d'une grande culture, ouverture et indépendance d'esprit, il s'était illustré dans l'armée Leclerc, puis en Indochine et en Algérie où il avait eu la tâche combien difficile de gérer l'ultime étape vers l'indépendance. Il découvrit sur une étagère de son bureau de l'École Militaire mon "*Essai sur la Défense*" qui dormait là depuis neuf ans.

Ce fut le déclic, il me convoqua, m'apporta sa caution auprès de la Marine, m'installa un bureau dans son établissement et me trouva une secrétaire, en contrevenant à tous les règlements administratifs puisque je ne figurais sur aucun organigramme. En 1974, lorsque je quittai le service actif avec l'intention de me consacrer entièrement à Béna, il me retint auprès de lui en tant que directeur des recherches de la Fondation pour les Études de Défense Nationale qu'il présidait, tout en me persuadant de continuer à développer parallèlement Béna⁸⁵. Il avait notamment travaillé en Algérie avec le Préfet Pujol qui fut à cette époque nommé Préfet des Pyrénées-Orientales en sorte que celui-ci vint en 1975 inaugurer mon centre et lui accorder ses encouragements.

Notre entreprise avait pris tournure depuis 1970 avec cinq Mas qu'il avait fallu acquérir et restaurer. L'un d'entre eux avait dû être reconstruit entièrement. Pour l'acquisition, une Société Civile fut créée dont les 22 sociétaires apportèrent les fonds nécessaires, fort peu importants au demeurant car les paysans

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

cherchaient en vain à vendre depuis des années leurs maisons et leurs terres en ce site perdu, ignoré des touristes. À Font Romeu le mètre carré valait deux cents fois plus cher. Mais il n'en allait pas de même pour les travaux d'aménagement auxquels on pût faire face grâce au soutien d'une association 1901, dite des Amis de Béna, dont les membres se multiplièrent vite par cooptation de manière aussi imprévue qu'inespérée. Elle regroupait tous ceux qui désiraient nous aider, soit en contribuant bénévolement aux tâches manuelles, soit par une cotisation, soit en nous apportant leur compétence en matière scientifique ou théologique. De généreux donateurs nous assistèrent mais aussi des sponsors par des contrats d'étude sans que nous ayons jamais qu'emandé ces aides. L'intendance a toujours suivi quasi miraculeusement, me privant d'un argument décisif pour fermer boutique.

Depuis longtemps, j'étais lié d'amitié avec un prêtre de grande valeur, l'Abbé Bernard Normand, disciple du Père de Foucauld, que je considère comme un cofondateur de Béna, car sans son appui spirituel je ne pense pas que j'aurais persévéré face aux difficultés, bien prévisibles quant à elles, qui s'amoncelèrent. En dehors des redoutables problèmes matériels et humains auxquels nous étions confrontés, maintes divergences de vue se révélaient à l'expérience entre les fondateurs. Je vais les évoquer succinctement car ces désaccords furent féconds et nous évitèrent bien des erreurs. Pour rechercher le sens de l'Univers dans l'immense diversité de ses composantes naturelles et humaines, il ne fallait pas s'enfermer dans une ligne directrice, notamment la mienne, mais au contraire faire converger un faisceau de projets.

Se posait prioritairement le problème de l'insertion locale dans une population rurale qui considérait avec une légitime circonspection ces envahisseurs étrangers. J'étais sur ce point en désaccord avec Robert Sarrazac qui, depuis 13 ans, attendait d'avoir acquis la totalité du site et trouvé les capitaux nécessaires

Béna, creuset de ma quête du sens.

pour réaliser d'un coup son dessein. Il voyait son centre comme une enclave protégée⁸⁶ en terroir cerdan, à la manière de ces monastères où les moines défendent par une clôture la tranquillité de leurs travaux sur leur salut personnel et celui du monde. Je pensais au contraire qu'il fallait éviter d'implanter une colonie de nature à provoquer un rejet de la part des locaux dépossédés de l'un de leurs plus anciens hameaux dont plusieurs familles étaient originaires. Il fallait au contraire les apprivoiser, non pas s'imposer comme des colons mais se faire coloniser par eux, apprendre leur culture, leurs coutumes, leur histoire, leur langue le catalan, faire participer les entreprises locales aux travaux et mettre avec elles la main à la pâte de manière à dissiper tout mystère. Pas de propriété privée mais la porte ouverte en permanence. Déjà des rumeurs couraient : nous étions une secte, nous avons trouvé de l'uranium ou du pétrole. Pour nous implanter dans ce coin perdu que, vaincus par l'évolution sociale et économique, ils avaient dû désertier à regret, nous avons certainement des mobiles inavoués. J'étais convaincu que nous ferions des erreurs.

On devait donc commencer petit et progresser pragmatiquement pour que ces erreurs soient petites et non la monumentale erreur d'un centre conçu ailleurs dans la cervelle d'un utopiste, tel Fénelon imaginant Salente. Notre fondation ne devait pas tomber toute faite du ciel comme un aérolithe inadapté à son environnement naturel et humain, mais comme toutes les fondations d'un édifice, s'enraciner dans le sol et s'élever progressivement sur ce fondement. Je n'avais pas encore compris cette nécessaire résonance entre contenu et contenant pour qu'une œuvre porte du fruit. Malgré ma résistance à ces courants divergents, les réalités de la vie associative me l'apprirent peu à peu.

On entreprit donc les travaux par petites tranches à la mesure de nos ressources du moment en n'hésitant pas à nous faire apprentis maçons, plombiers ou électriciens et en découvrant toute

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

la difficile coordination des corps de métier qu'assument les architectes et chefs de chantier. Dès lors que l'on se mettait à l'école des autochtones, des préventions s'estompaient et des relations se nouaient. Cependant, après 37 ans de cohabitation, certaines oppositions sont loin d'être surmontées à l'heure du réveil des autonomismes régionaux. Nous ne serons jamais des Cerdans ; nos arrières petits enfants peut-être. Or j'avais une famille ; deux de mes enfants nous ont rejoints pour jouer à Béna leur propre carte. Leurs enfants sont les meilleurs facteurs d'intégration : huit ans de scolarité au village entre la maternelle et l'école primaire, quatre ans au collège, 3 ans au lycée ; quinze années durant lesquelles ils nouent des relations avec les enfants du pays, n'ignorent plus rien du tissu social d'un village au nombre de foyers restreint. Quant aux mamans qui attendent leurs enfants à la sortie de l'école, elles ont tôt fait de former un cercle où s'échangent tous les échos.

Ma femme était garante de cette dimension familiale de Béna où nos autres descendants nous rejoignaient en vacances. Il fallait concilier la villégiature avec les activités de chantier dont j'étais le maître d'œuvre, trop enclin à croire que tous se mobiliseraient pour cette cause et non pour les loisirs en montagne. Nombre de familles amies venaient pour s'évader de leurs tâches professionnelles et trouver détente et repos dans un site admirable, non pour m'entendre pérorer sur le sens de l'Univers. Il me fallut composer et, grâce à tous ces "touristes", je compris que leurs légitimes aspirations faisaient partie de cette totalité humaine que je prétendais embrasser et que j'avais tendance à réduire à ma seule priorité. Tandis qu'il me semblait vital de doter le navire humanité d'une boussole pour éviter le naufrage, je découvrais qu'il existait d'autres priorités tout aussi vitales pour survivre au quotidien telles que l'art, l'artisanat, le sport, l'agriculture, en fait tous les métiers mais aussi les jeux, la fête, la convivialité autour d'une

Béna, creuset de ma quête du sens.

bonne table, le farniente, le sommeil et le sabbat. J'avais pourtant appris que sur un navire la spécialité de pilote n'était pas supérieure à celle des autres spécialités, du mécanicien, au radio, au fourrier, au bosco, au cuistot. Béna était un navire en haute mer dont l'équipage devait être polyvalent, quand bien même les aspirations des uns contrariaient les miennes. J'avais mis le cap sur Tharsis et j'étais le seul à croire en cette destination.

Quant à cet équipage de permanents qui voulurent nous rejoindre, je fus particulièrement servi en fait de diversité humaine. Trois de ses membres sont là depuis de très nombreuses années qui font partie du "matériel de coque", nous libérant de bien des servitudes matérielles avec un inépuisable dévouement. Plusieurs ménages "en recherche", de grande qualité intellectuelle et spirituelle, ne séjournèrent que quelques années⁸⁷. Pour de jeunes foyers ayant à assurer la vie d'une famille, il n'était pas question de vœux perpétuels dans une entreprise dont l'avenir nous paraissait si problématique que nous gardâmes nous-mêmes longtemps une position de repli.

En dehors de ces concours inappréciables avec lesquels nous étions en bonne harmonie, nous vîmes passer tous les spécimens de marginaux. Il n'y avait à l'époque que peu de chômage et il fallait être hors norme pour chercher de l'embauche à Béna. Firent des essais plus ou moins longs des idéalistes porteurs chacun d'une théorie pour sauver le monde, des chercheurs d'absolu, des aventuriers asociaux, des irréguliers apatrides, des "babas cool", des ésotéristes en quête d'une sagesse initiatique primitive, persuadés qu'elle était volontairement étouffée par les institutions telles que l'Église et toute instance officielle du pouvoir menacée dans leur toute puissance. Je m'étais imaginé rassembler une communauté d'adeptes de ma quête de sens dans la convergence entre science et foi, il me fallait faire avec ce peuple disparate car je n'avais pas le choix.

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Mais je leur dois beaucoup car chacun m'apporta sa pierre. J'ai découvert dans chacun d'entre eux des ressources de savoir, de zèle ou de cœur, qui me libérèrent de la vision stéréotypée que j'avais d'une normalité standard. Nous accueillîmes aussi des handicapés mentaux. Les invités des noces étaient des estropiés, des publicains et des pécheurs, et non des pharisiens se prenant pour des gens bien. Chaque jour apportait son mélange de désolations et de consolations avec un imperceptible avantage de ces dernières qui nous obligeait à continuer.

J'avais juré de ne pas me laisser entraîner dans l'engrenage d'une agriculture de montagne agonisante. Nos terres étaient laissées à la disposition du dernier exploitant d'un hameau voisin. Cependant la plupart de ceux qui nous rejoignirent ne rêvaient que maraîchage biologique, cultures de plantes médicinales ou de variétés de céréales antiques, animaux de basse-cour et petits élevages, reconstitution de la race pyrénéenne de chevaux Mérens, etc... Cela impliquait la reprise de nos terres, des investissements en matériel et de la compétence ; mais les protagonistes de ces initiatives avaient doublement raison et j'ai cédé peu à peu à leur pression ; le centre culturel de Béna s'est doublé d'une exploitation agricole. D'abord ces travaux manuels étaient un équilibre indispensable des travaux intellectuels et des ascèses spirituelles comme l'ont compris les Cisterciens. Ensuite, les gens du pays comprenaient ce langage et le dialogue s'engageait sur leur terrain. Certains étaient heureux de nous conseiller et de nous transmettre leur expérience millénaire d'adaptation des cultures et de l'élevage au climat, à l'altitude et à la nature des sols.

Ils avaient inventé une écologie réaliste centrée sur l'Homme et ils se gaussaient des prétentions d'une écologie centrée sur une Nature idéalisée que ses adeptes prétendaient imiter alors qu'ils ne la connaissaient pas dans ses violences sauvages, ses évolutions aberrantes, ses génocides de masse comme l'extinction

Béna, creuset de ma quête du sens.

cambrienne et l'extermination des dinosaures à laquelle ceux qui ne s'en consolent pas doivent d'exister. Comme dit en substance St Paul, il appartient à l'Homme, fils de lumière, de libérer la Nature vouée à la décomposition léthale⁸⁸. Nos paysans aimaient la Nature comme des parents aiment leur enfant qu'ils éduquent, l'aidant à s'épanouir harmonieusement, ne doutant pas que l'Homme était son plus beau fruit quand bien même il est souvent un enfant ingrat qui maltraite sa mère.

Complémentaire du centre culturel s'est également développée une exploitation hôtelière qui n'était pas plus programmée à l'origine que l'exploitation agricole. Sur les ruines d'une vieille ferme, nous avons construit dans le même style une maison d'hôtes ; en 1975 l'Association des Randonnées Pyrénéennes nous a demandé d'en faire un gîte d'étape, relais dans cette chaîne de gîtes qu'elle avait créés de Banyuls à Biarritz. Malgré quelques réticences, car nous redoutions que soient perturbés le silence, la solitude et le calme que nos hôtes venaient chercher dans notre chartreuse, nous avons accepté et nous avons bien fait. Ce fut une ouverture sur cette population sympathique et valeureuse des marcheurs amoureux de la montagne qui nous apportaient chaque soir, après l'effort, des échos enthousiasmés de leur randonnée. Une bonne proportion était des étrangers qui découvraient avec stupeur que ce refuge était aussi un centre culturel. Mais jamais nous n'avons fait de prosélytisme en faisant l'article sur notre recherche. On se bornait à répondre si des questions étaient posées ; il reste que certains, intrigués et séduits, revenaient plus tard et grossissaient le nombre des "Amis de Béna".

Ainsi, progressivement, la dimension culturelle de notre fondation se complétait de dimensions familiale, touristique, agricole, artisanale et hôtelière. Ceux qui soutenaient ma cause trouvaient que toutes ces activités parallèles à ma quête de sens étaient source de charges et de contraintes qui entravaient mon travail.

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Certes, je ne pouvais y consacrer que quelques heures par jour. Ils regrettaient que je ne sois pas un chercheur enfermé dans son cabinet de travail en ville, à l'abri de toute diversion jusqu'à ce qu'il ait mené sa recherche à terme. Je pestais moi aussi de m'être ainsi laissé piéger tout en constatant peu à peu que j'étais conduit contre mon gré à donner au berceau de ma recherche visant à l'universalisme l'extension nécessaire à la Résonance féconde entre contenant et contenu. D'ailleurs, je fus amené à élargir encore ce berceau aux dimensions de tout le bassin méditerranéen.

La Catalogne euroméditerranéenne.

J'habitais en Catalogne, je découvrais la richesse de son histoire, le génie de sa langue, la plus proche du latin, formée bien avant le français. Elle avait été occupée par des Ibères, des Sémites, des Romains, des Wisigoths, des Sarrasins, des Francs et elle réalisait entre toutes ces composantes un métissage heureux qui avait produit et produisait encore des penseurs de haut vol et des artistes de grand talent. Dès le XIV^{ème} siècle, le majorquin Raymond Lulle avait, avec son "Art général", tenté d'élaborer un référentiel universel. Imprégné de l'esprit de Cordoue, devenu de nos jours l'esprit d'Assise, il montrait dans de nombreux ouvrages combien était positif le dialogue entre les trois religions monothéistes. Les Catalans avaient ouvert des comptoirs sur tout le pourtour de la Méditerranée et, jusqu'au XIX^{ème} siècle, c'était le droit maritime catalan⁸⁹ qui dans ce bassin faisait autorité.

Dans le journal "*Le Monde*" je lançai en 1975 un "*appel aux Méditerranéens*" qui suscita beaucoup d'échos. Je les invitais à créer une Union Méditerranéenne distincte, partenaire de l'Union Européenne. L'Europe qui se construisait était une Europe atlantique à finalité économique ; elle visait au "plus-avoir". Les peuples méditerranéens avaient en commun une quête du "plus-être". Le problème de l'homme passait chez eux avant celui de l'argent et du rendement ; je le découvrais très concrètement et

Béna, creuset de ma quête du sens.

à mes dépens lorsque les petits entrepreneurs locaux que j'employais à Béna n'hésitaient pas à suspendre leurs travaux pendant des heures pour échanger avec moi sur des problèmes de civilisation.

Je rencontrai de hauts responsables politiques du pourtour méditerranéen et je fus invité à de nombreuses rencontres dont les participants appartenaient à toutes les nations méditerranéennes, y compris des Israéliens et des Palestiniens. Il régnait une sorte d'euphorie dans la communion en des valeurs communes. Mon appel n'eut pas de suite car l'Europe atlantique grisée par son succès avait l'esprit ailleurs. Il y eut certes bien des initiatives d'union euroméditerranéenne mais c'était toujours pour favoriser la création d'un marché commun sur le modèle européen finalisé par le plus-avoir matérialiste ayant pour dieu Mammon, c'est à dire avec l'ambition très légitime d'élever le niveau de vie.

Cela a continué avec les réunions du groupe Euromed à Barcelone. On y a mis la charrue avant les bœufs en essayant d'amarrer ces nations méditerranéennes à l'Europe Atlantique, notamment pour résoudre ses problèmes de sécurité et d'immigration, au lieu de les aider à constituer d'abord une Union Méditerranéenne ayant sa propre identité en tant que creuset de la réponse à la question de l'Être. Une fois cette union réalisée sur ce fondement culturel commun, alors seulement elle pourrait négocier avec l'union européenne, sur un pied d'égalité, des accords de coopération économique. Mais la France a bien trop peur de trahir son primat de la laïcité en validant cette quête d'un plus-être spiritualiste ayant pour dieu le Dieu Un du monothéisme. Il lui faudrait reconnaître qu'il incombe aux riverains Nord de la Méditerranée de jouer le rôle de charnière entre le plus-être et le plus-avoir dans quelque Fédération Euroméditerranéenne. Puisqu'ils ont cette double ambition pourquoi ne se reconnaîtraient-ils pas constitutionnellement d'une double appartenance ?

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Lorsque s'est posé le problème d'une Constitution européenne éclata un malentendu profond quand certains États, à la suite du Vatican, réclamèrent que soit explicite la référence au christianisme. C'était appeler paradoxalement sur Mammon la bénédiction de Dieu. Lorsque des entreprises fusionnent pour améliorer leurs profits, leur protocole d'accord ne se fonde pas sur une religion commune. C'est en Méditerranée et non en Atlantique qu'est née et a cristallisé la recherche d'un principe unique, non seulement au sein des religions du Livre, mais en Grèce chez les Présocratiques, en Egypte avec Akhénaton. La question d'une Union méditerranéenne a été récemment relancée en France mais sans poser en principe que le monothéisme serait son ciment. Tant qu'une Fédération Euroméditerranéenne ne sera pas réalisée, l'Europe ne volera que d'une aile. Elle trébuchera sur des problèmes comme celui de la Turquie. Se limitant à une union douanière, elle renoncera à l'ambition de ses fondateurs de devenir un pôle de civilisation, un phare pour le monde en douleurs d'enfantement de son unification organique dont le sens est incompris.

Jusqu'aux années 80, cette question du sens était un tabou dans le domaine des sciences dures et les rares cosmophysiciens qui se risquaient à faire état de leurs interrogations métaphysiques étaient accusés de mélanger les genres, surtout en France. Pourtant les progrès de la science des origines et la confirmation de l'hypothèse du Big Bang étaient une interpellation latente sur un au-delà de la physique de plus en plus difficile à censurer. En 1975, Brandon Carter transgressa le tabou avec son principe anthropique qui prenait en compte l'existence de l'homme (*anthropos*) observateur dans le champ des observables, objets de la physique. Un peu plus tard, la vérification expérimentale de la non-séparabilité quantique entre particules jumelles, en communication instantanée quel que soit leur éloignement, allait à l'encontre de la limitation introduite en physique classique par la

Béna, creuset de ma quête du sens.

vitesse finie de la lumière. Des physiciens renommés commencèrent à débattre d'un nécessaire dépassement du paradigme en vigueur. Les langues se déliaient peu à peu et des savants n'avaient plus peur de se marginaliser en empiétant sur le territoire des métaphysiciens. Béna se tenait étroitement informé de ce questionnement en suivant les publications dans les revues scientifiques et en mettant sa bibliothèque à jour des ouvrages qui commençaient à révéler ces interrogations au grand public suscitant de vives controverses. Il devient désormais difficile de suivre tant les nouveaux livres que les articles qui ne cessent de paraître sur la question du sens de l'Univers dans les revues les plus autorisées.

Nouveau départ.

En 1978, nous fûmes pris d'effroi et de doute, ma femme et moi, en voyant que notre entreprise prenait des proportions que nous n'avions ni imaginées ni voulues ; je ne contrôlais plus la situation en partageant mon temps entre Béna et Paris. Nous étions à l'heure d'un choix décisif. Il fallait soit arrêter le développement de Béna qui ne serait qu'une annexe en montagne du bureau parisien que j'avais installé dans mon appartement, soit brûler nos vaisseaux et nous installer à demeure à Béna. Nos enfants avaient pris leur envol et j'avais quitté la Fondation pour les Études de Défense Nationale, suivant le Général Buis dans sa démission. Elle était motivée par l'incompréhension du Ministre de la Défense qui voulait asservir à sa politique cet organisme statutairement libre de toute allégeance envers le gouvernement du moment. Nous décidâmes ma femme et moi de prendre du recul et de faire un voyage d'étude et de réflexion en Israël. À la source de notre foi, nous chercherions à éclairer notre discernement.

S'ensuivit pour moi un intermède hébreu analogue à l'intermède chinois raconté au chapitre 0-4. Ce que nous vécûmes eut une telle conséquence pour la suite qu'il me faut en dire un mot. Mes recherches sur le codage génétique m'avaient conduit à

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

m'initier à l'hébreu pour la seule raison que les 22 lettres de son alphabet permettaient de désigner commodément les 22 mots du code génétique, d'autant plus que ces lettres étaient nommées par un mot trilittère (de trois lettres). J'appris alors que dans leur graphisme primitif ces 22 lettres étaient des idéogrammes et je fus aussi saisi par la signification de ces caractères que je l'avais été par celle des Kuhas chinois. Passionné, je suivis des cours d'hébreu⁹⁰ et je réalisai même une traduction du Livre de la Genèse, non pas mot à mot comme André Chouraqui, mais caractère par caractère comme un texte chinois. Je fus surpris de voir que certains passages prenaient ainsi un sens beaucoup plus profond que les interprétations traditionnelles que leur prêtaient les traducteurs

Je correspondis avec Chouraqui qui m'invita à le rencontrer à Jérusalem. Je pus préparer bien d'autres rencontres avec des personnalités représentatives arabes ou juives. Nous arrivâmes à Jérusalem huit jours avant la Pentecôte et l'on décida que la première semaine serait consacrée à notre discernement, selon la méthode ignacienne, concernant l'avenir de Béna. Aux petites heures que j'affectionne je me rendais par les rues désertes à la "chambre haute", le Cénacle. Je me retrouvais de longs moments absolument seul dans ce lieu où les apôtres sont censés s'être retirés après la Passion en se demandant s'ils ne s'étaient pas trompés en suivant ce Jésus dont la mission se soldait apparemment par un échec. Cependant, ils obéissaient à une dernière injonction du Christ ressuscité qui leur avait demandé d'attendre la venue de l'Esprit Saint qui les éclairerait sur la suite. L'après-midi était consacrée à de nombreux rendez-vous, notamment avec des rabbins, des professeurs d'université, Chouraqui bien entendu, des Pères dominicains responsables de l'École biblique, le Père Bruno Hussar qui avait fondé "*Neve shalom*" village où cohabitaient harmonieusement Juifs et Arabes, des religieuses qui avaient de même créé de tels foyers mixtes pour les étudiants.

Béna, creuset de ma quête du sens.

La semaine suivante nous prîmes la route dans une voiture de location pour un périple improvisé en divers hauts lieux sans avoir prévu d'étapes ni d'hébergement. On accueillait avec surprise ce couple solitaire tant il est habituel que les visiteurs fassent partie de groupes de pèlerins ayant réservé de longue date et circulant en car avec des guides qualifiés. Ce fut un voyage riche d'épisodes savoureux et de rencontres instructives, notamment chez le Père Elias Chacour à Ibillin et chez Yonah Mamane, frère de mon professeur d'hébreu, responsable d'un *moshav* (village de colons juifs) proche de Gaza. Mais mon propos n'est pas ici de faire le récit d'un voyage mais de relater son point culminant, au sommet du Mont Thabor en Galilée dont, durant trois jours nous avons fait notre base tout en rayonnant alentour dans tous ces lieux chargés d'histoire.

Nous avons été accueillis avec étonnement dans une grande hôtellerie faite pour recevoir des centaines de pèlerins. Nous étions absolument seuls, revivant l'épisode décisif vécu neuf ans plus tôt au sommet du Mont Tabor en Dauphiné. C'est là que se confirma le choix mûri au Cénacle ; on ne pouvait faire les choses à moitié. Il fallait basculer complètement côté Béna en coupant nos amarres parisiennes. Nous avons décidé de vendre la moitié de notre grand appartement parisien pour financer une nouvelle tranche de travaux ; nous gardions l'autre moitié comme pied-à-terre éventuel ; il servirait dans l'immédiat de foyer à nos petits-enfants étudiants à Paris. Le sort en était jeté, il nous fallait plonger jusqu'au cou dans cette aventure en Cerdagne où, à vues humaines, nous avons toutes chances de nous noyer.

Commença alors une deuxième mi-temps pour Béna que nous n'avons plus quitté durablement, bravant la neige en hiver, et m'engageant quant à moi de plus en plus sur les marches communes de la Science, de la Philosophie et de la Théologie. J'étais invité ça et là à faire des conférences et je publiai en 1982 et en

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

1989 deux ouvrages⁹¹ qui étaient des mémoires intérimaires de recherche. Je participais activement aux sessions régulières de la Fondation Teilhard de Chardin et de la Société Européenne pour les Études de Science et Théologie qui m'invitèrent l'une et l'autre à faire partie de leur Conseil. Je fréquentais également les Séminaires d'Épistémologie de l'Abbaye de Sénanque. Tous ces colloques donnaient lieu à des rencontres de personnalités exceptionnelles et à de très riches échanges interdisciplinaires.

Quand Sénanque dut arrêter, on me demanda⁹² en 1987 de prendre son relais à Béna. J'acceptai mais j'avais mesuré les limites de l'interdisciplinarité qui apporte, certes, de précieuses informations sur des disciplines connexes. Souvent il s'avère que chacune, sur son registre sémantique propre, utilise en fait le même modèle qu'une autre qui a su aller plus loin dans son exploitation. Alors que des chercheurs étaient bloqués dans leur recherche, ils se trouvaient dépannés par des chercheurs d'une discipline étrangère à la leur. Cependant, faute d'un catalyseur des multiples interventions faisant précipiter une synthèse, on sort de ces sessions avec le tournis, ayant peut-être beaucoup appris mais peu progressé sur la piste du sens. J'ai prévenu qu'à Béna on ne ferait pas de l'interdisciplinarité mais de la transdisciplinarité, à savoir que toutes les interventions devraient être finalisées par l'espoir de trouver ce catalyseur d'une réponse à la question du sens. Ce serait leur commun dénominateur⁹³.

La problématique de transition pascalle.

Jusqu'en 1997, ces "séminaires Béna" furent un succès, tant par la qualité des participants que par l'intérêt des débats. Leur organisation et l'accueil pendant trois jours d'une quarantaine de congressistes étaient cependant lourds à assumer pour notre petite équipe. Je leur dois beaucoup, mais je m'apercevais qu'à la longue les participants se répétaient et qu'on n'avancait plus. J'avais hâte de faire le bilan de tout ce qu'ils m'avaient appris.

Béna, creuset de ma quête du sens.

Chaque jour l'actualité apportait confirmation du syndrome d'effondrement accéléré de la civilisation occidentale dont le presentiment avait été au point de départ de ma quête de sens dans les années 50. Paul Valéry a dit, il y a près d'un siècle, que nous savons désormais que toutes les civilisations sont mortelles, et cependant, au chevet de la nôtre qui périlite, l'immense majorité des penseurs ne parvient pas à s'arracher à une problématique de perpétuation durable de cette condition léthale. Rares sont ceux qui comme Teilhard se demandent si notre décomposition présente ne prépare pas quelque nouvelle transition de phase à la manière du grain de blé qui doit mourir pour germer. D'éminentes personnalités sont désormais de plus en plus nombreuses à tirer la sonnette d'alarme, mais quand un Jared Diamond⁹⁴ recense, à la lumière des civilisations mortes, les douze menaces d'effondrement sur notre survie, je ne partage nullement sa conviction optimiste qu'il est maintenant possible de toutes les conjurer. Elles sont interdépendantes et le plus souvent en prévenant l'une d'entre elles on en aggrave une autre. Il faudrait l'unanimité de tous les peuples de la terre pour accomplir simultanément douze travaux d'Hercule ; les échéances se rapprochent si vite qu'on n'a plus le temps de réaliser une telle unité de vue mondiale.

De toute manière, il ne s'agit, selon ces apologistes du développement durable, que d'obtenir un sursis pour enrayer et si possible retarder l'inéluctable pourrissement du grain. Mais il faudrait que ce sursis permette un changement radical du paradigme responsable de ce que ces humains d'hier et d'aujourd'hui n'ont cessé de travailler aveuglément à la perte de leur cité. Or ces analystes n'ont pas assez conscience de ce que le corps social planétaire est en phase de mutation accélérée du fait de la révolution informatique qui le dote d'un système nerveux unifié de plus en plus dense. Ils ne proposent jamais que de rapiécer l'ancien tissu qui se déchire avec un patchwork de pièces neuves.

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

Ce ravaudage n'est jamais que de l'acharnement thérapeutique. Ne faut-il pas qu'une petite minorité cherche quel germe commence à poindre et qu'elle se penche sur cette éclosion pour la favoriser et protéger sa croissance. J'ai proposé à l'Association Béna de prendre ce parti et ce pari. J'ai instruit peu à peu cette problématique de ***transition pascalle***, somme toute fondatrice du christianisme, où la passion est la condition préalable du passage vers la résurrection, traversée prophétisée par la passée du Seigneur lors de la pâque juive et par les passages de la mer des Roseaux ou du Jourdain, symbolisée par le rite de la plongée baptismale pour renaître régénéré. Passion qui est aussi dépouillement obligé et douloureux de convictions ancrées en vue de leur dépassement comme il en fut pour Job sur son fumier.

J'ai exposé cette ligne dans le bulletin semestriel de l'Association et j'ai recueilli une adhésion croissante ; cette publication qui fait le point de notre activité est maintenant tirée à mille exemplaires. Toute ma recherche a dès lors été focalisée sur cette problématique pascalle de métamorphose où l'autolyse de la chrysalide, c'est à dire sa décomposition, est un préalable nécessaire à l'essor d'un papillon. Dans le Nouveau Testament, le mot transfiguration est la traduction en latin du grec métamorphose. Comme l'Association Béna était née au Mont Tabor en Dauphiné et renée au mont Thabor en Palestine, j'ai reçu comme un signe cette symbolique d'espérance d'une régénération et il a été convenu que l'Assemblée Générale statutaire annuelle de notre Association se tiendrait désormais chaque année le 6 Août en la fête liturgique de la Transfiguration.

Cependant, mis à part nos sympathisants, pourquoi constate-t-on une allergie générale à une telle problématique d'avènement d'un germe radicalement nouveau ? Je compare cette attitude à celle des Romains s'aveuglant sur le déclin de leur Empire et s'acharnant à maintenir sa grandeur pour perpétuer cette

Béna, creuset de ma quête du sens.

admirable Pax Romana qui avait tant apporté à la promotion culturelle de l'humanité. Il leur fallait faire front contre les Barbares qui menaçaient les frontières mais aussi contre l'ennemi plus subversif d'une contestation croissante de la divinisation de l'Empereur et d'une religion aliénante de plus en plus inadaptée. La multiplication des temples, des dieux et des jeux n'enrayait pas une décadence morale profonde des élites et masquait un malaise social croissant. Car désormais les esclaves et le peuple prenaient conscience que leur asservissement n'était peut-être pas une fatalité voulue par le ciel devant laquelle ils n'avaient qu'à s'incliner.

Les échanges favorisés par une langue commune (la *koïné*) avaient élevé peu à peu le niveau de l'information des peuples méditerranéens au point de leur faire entrevoir que la fracture sociale n'était peut-être pas irrémédiable. Le décalage s'accroissait entre le pouvoir impérial et le savoir populaire et cette brèche béante ne pouvait que provoquer l'appel d'une révolution. Voici deux mille ans, l'Empire romain s'est progressivement décomposé pour s'être installé dans une civilisation qui représentait une grande avancée pour l'humanité mais qui n'était évidemment pas un sommet indépassable. Le message évangélique a trouvé alors un terrain favorable et il s'est répandu comme une traînée de poudre, en dépit des persécutions contre ces mutants qui venaient déranger l'ordre établi et menacer la sécurité des profiteurs du régime. Même scénario lors de la chute de tous les régimes politiques, notamment en 1789 avec l'effondrement en France de la monarchie absolue et des privilèges de l'aristocratie, ou en 1989 avec l'effondrement de l'Union soviétique.

Même scénario de nos jours où la mondialisation des savoirs, fruit du génie scientifique de la civilisation occidentale, provoque son déclin. La plupart des responsables ne voient pas que le décalage est aujourd'hui devenu abyssal entre leur pouvoir établi et un savoir universellement diffusé et accessible à tous les

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

humains formant désormais un corps organiquement unifié par un même réseau (*net*) des communications numérisées. Mutation irréversible et sans précédent dans l'histoire de l'humanité qui change toute la donne dans tous les domaines démographiques, écologiques, économiques, socioculturels, politiques, religieux, et qui pose une angoissante question essentielle : quelle sera la tête de ce corps, quel sera le référentiel d'une gouvernance mondiale, quelle sera l'unité centrale, cerveau de ce réseau câblé ?

Faute de réponse, la décadence est bien là et il ne sert à rien d'espérer conjurer la sinistrose en prêchant l'optimisme et la confiance que toutes les nations coalisées vont réussir ensemble et sans délai douze travaux d'Hercule. À l'évidence, les puissants qui détiennent encore un pouvoir local sont de plus en plus impuissants pour remédier à des problèmes globaux dont la solution ne peut plus être que planétaire. Or non seulement le monde n'a pas de tête mais chacun redoute qu'il en ait une dont l'hégémonie ferait de lui une termitière style "meilleur des mondes". Trois politiques sont concevables en présence d'un tel syndrome d'impuissance croissante et de déclin accéléré.

La première est, comme déjà dit, d'acharnement thérapeutique ; il faut à tout prix prolonger la vie d'un régime qui représente une avancée indéniable dans la marche de l'humanité. Il faut le faire perdurer en prenant toutes dispositions pour que l'avenir des nouvelles générations soit assuré dans des conditions si possibles meilleures que celles des générations actuelles. Telle est la politique écologique de développement durable qui vise à améliorer et à allonger la vie de l'humanité. C'est là une vision lucide qui se légitime parfaitement si l'objectif est de durer assez jusqu'à ce que la réponse soit trouvée à la question de la survie pérenne. Mais s'il ne s'agit que de survivre sans autre objectif que de survivre un peu plus longtemps, sans conjurer une issue fatale, on tombe dans l'idéal médiocre du vieillard précautionneux dont la seule

Béna, creuset de ma quête du sens.

raison de vivre est d'ajouter à ses vieux jours déclinants quelques années de plus. Déjà les Latins dénonçaient ce "*propter vivere vivendi perdere causas*": perdre pour vivre tout idéal qui donne une raison de vivre.

La deuxième politique est de soins palliatifs. Elle est celle de tous les organismes humanitaires qui se dévouent avec générosité pour atténuer les souffrances des victimes d'une civilisation en fin de vie. Elle procède d'une prise de conscience d'une solidarité universelle ; elle est tout aussi légitime et nécessaire que l'acharnement thérapeutique avec lequel elle peut d'ailleurs aller de pair. Le soin désintéressé des malades, mais aussi leur accompagnement s'ils n'ont pas d'espoir de guérir, procèdent d'un idéal d'amour qui est certes plus élevé que l'idéal de survivre pour survivre. C'est l'absolu de l'amour qui inspire à une mère Teresa la création de mouvoirs où des mourants qui se sentent aimés peuvent partir avec dignité. Selon le credo chrétien, cet idéal d'amour est en principe finalisé par l'espérance de la victoire finale sur la mort avec la promesse de la vie éternelle, de la résurrection de la chair et de la récapitulation de toutes choses en Christ.

Comme une telle espérance pascale reste chez la plupart très théorique, il manque à cette charité la dimension qui est essentielle à la perfection de l'amour analysée au chapitre 0-5, celle de la fécondité procréative. Selon St Paul (Rm 8,22), et selon St Jean (Ap 21), parce qu'elle procède d'un amour fécond, la Création présente est dans les douleurs d'enfantement d'une *Re-Création* ; elle a pour fin l'avènement d'une Création nouvelle transfigurée. L'amour stérile, celui des Stoïciens, auquel manque cette espérance de régénération est peut-être plus héroïque dans son abnégation que celui des rares Chrétiens convaincus d'être les fils de lumière, accoucheurs d'un monde dont seront bannis la mort, le mal, l'ignorance. Les premiers Chrétiens vivaient pourtant dans l'attente d'un tel avènement prochain qu'ils entrevoyaient de

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

manière confuse en tant que “Jour du Seigneur”, retour du Christ décidant unilatéralement d’en finir avec un monde pervers comme naguère lorsque Yavhé avait décidé le déluge. L’Église était l’arche de Noé qui leur assurait le salut.

La troisième politique consiste à s’inscrire dans la problématique de transition pascale où le changement d’état est plus radical encore que celui de la métamorphose des chenilles. Il s’agit de considérer que le monde est en travail d’enfantement d’une condition nouvelle et qu’il appartient à l’homme de le mener à terme sans compter que seul le ciel s’en charge. J’ai posé dès le chapitre 0-0 qu’il est convié par le Créateur à la co-gestation d’une gestation cosmique, à une co-gestation. Car s’il lui incombe de construire l’arche du salut, cette arche n’est autre que le Corps du Christ fait homme, et ce faisant l’humanité se construit elle-même comme si chaque homme était une membrure de cette arche. C’est l’affirmation réitérée de St Paul selon laquelle nous sommes membres de ce corps du Christ qu’il nous appartient de construire “*Nous sommes les coopérateurs de Dieu, vous êtes le champ de Dieu, l’édifice de Dieu*” (1Co 4,11).

Le Peraccord incréé

Me voici sur le terrain théologique et je me dois à mon lecteur d’annoncer la couleur. Parce que la TGS doute d’elle-même et se veut réfutable, conformément à la déontologie scientifique, elle s’efforce de ne pas tomber dans le piège d’un concordisme prématuré. À cet effet, elle préfère se démarquer de la Théologie chrétienne en donnant au Créateur incréé un autre nom que celui que l’Église lui donne. Pour prévenir une identification incertaine, elle choisit d’appeler “**Peraccord**” celui dont la ressemblance avec le Dieu d’Abraham est peut-être illusoire. Pourquoi cette dénomination d’un Accord incréé ? pour l’homogénéité de la terminologie que j’ai adoptée pour qualifier dans l’Univers créé, les degrés successifs d’accord : Ontoaccord A⁰, Protoaccord A¹,

Béna, creuset de ma quête du sens.

Cosmoaccord A², etc... La TGS analyse l'intrication de ces accordages : ontoaccordage, protoaccordage, cosmoaccordage, etc... et elle postule que cette intrication commune est le sceau de leur Créateur incréé, Peraccord indicible, le seul innomé qu'il faut, cependant désigner, comme fait Moïse qui désigne par Adonaï un tétragramme qu'il est interdit de prononcer, comme fait Lao Tseu qui désigne par le mot Tao (la Voie) le Sans-nom, comme fait St Grégoire de Nazianze qui désigne par "l'Au-delà de Tout" celui qui a tous les noms, ou l'Islam qui désigne par Allah celui qui a cent noms. J'utilise le préfixe "per" (du latin *per* et du grec *περα*) dans le sens qu'il a notamment dans le mot *perfection* pour exprimer le degré extrême d'un accomplissement⁹⁵.

L'intrication des trois acceptions du verbe accorder (*to grant, to tune, to fit*) vaut pour le verbe Peraccorder ; elle se traduit grammaticalement par l'intrication des trois personnes du verbe (je, tu, il) qui permet d'abstraire les trois personnes d'un verbe incréé :

- un "je" Peraccordant sujet de ce verbe, auteur concepteur et donateur (*granting*) du dessein de Peraccord gratifiant,
- un "tu" Peraccordé objet de ce verbe, acteur interprétant (*tuning*) ce dessein de Peraccord,
- un "il" Perréférent de la Vérité du Peraccordement résonnant (*fitting*) entre le Peraccordant et le Peraccordé.

L'Ontoaccord est création du dispositif de réalisation de ce Peraccord créateur qui lui imprime l'empreinte de son intrication incréée. Le fractionnement de sa réalisation par tranches est également imprimé dans cet Ontoaccord. L'auteur qui engendre le Peraccord tiré de sa plénitude est en effet semblable à un père de famille qui prend des dispositions pour que son fils n'entre que progressivement en possession de son patrimoine, avec le dessein qu'il le reçoive en totalité, mais opportunément, en fonction de la capacité croissante du fils de se rendre librement apte à le faire

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

fructifier. L'Ontoaccord est création du dispositif d'une négociation paritaire permanente entre le père et ce fils ; la libération d'une tranche de ce patrimoine fractionné dépend en définitive d'abord du stade de l'évolution antérieure à l'homme d'une Nature irresponsable, puis du stade de l'évolution culturelle d'un homme de plus en plus responsable. Ce patrimoine est une réserve infinie d'accord qui, dans son expression ressentie par le sapiens comme la plus accomplie sera appelée amour. Mais dans son expression naturelle initiale, il est impropre d'appeler amour le protoaccordage des particules élémentaires affecté des trois indéterminations de l'action de protoaccordage ; c'est seulement dans la Noosphère que l'accord initial, qui a crû par degré croissant à la faveur des réductions successives de ses indéterminations, est qualifié d'amour par identification avec les différentes expressions de l'amour humain.

Les activations fractionnées du patrimoine d'Ontoaccord ne sont donc nullement imputables à quelque avarice du père mais à son respect d'un donataire dont la liberté est le reflet de la gratuité du donateur. Ce respect est inscrit dans la nature même du patrimoine car un don d'accord ne doit pas être octroyé unilatéralement mais accordé avec l'aptitude du donataire à le recevoir et à l'exploiter pour son profit ; je n'ai cessé de souligner la nécessité de cette **parité** entre l'accordant un don d'accordage et l'accordé par ce don, analogue au consentement mutuel qu'implique un authentique amour. Parce que chez moi dure depuis plusieurs décennies cet apprentissage par étapes des degrés d'une compatibilité croissante entre donateur et donataire, je m'efforce de faire bénéficier mon lecteur de l'expérience acquise.

Ainsi, le premier de cordée parvenu au sommet d'un pic inviolé, équipe la voie de cordes d'assurance à l'intention de ceux qui veulent le rejoindre. À partir d'un camp de base n°0 (l'Ontosphère), l'ascension progresse de camp en camp et par

Béna, creuset de ma quête du sens.

sélections successives des alpinistes. Un premier groupe atteint le camp n°1 (la Protosphère) ; une partie seulement d'entre eux sera sélectionnée pour atteindre le camp n°2 : (la Cosmosphère). Une fois le sommet conquis par "un petit reste", une fois la voie frayée, équipée et comme aplanie, tout le monde peut s'y rassembler. De son mieux, le guide a dû inventer de toute pièce un vocabulaire pour désigner des passes jusqu'alors inexplorées ; ses clients ne peuvent pas plus éviter d'apprendre son langage qu'un écolier s'initiant aux mathématiques ne peut éviter d'apprendre la langue que les mathématiciens ont dû peu à peu forger.

Puisque St Thomas d'Aquin professe que la foi doit tendre à être éclairée par l'intellection, il ne convient pas que l'intelligence abdique devant l'inintelligibilité du mystère de la l'intrication de l'Accord qui serait à jamais impénétrable à la raison. Il ne me paraît pas cohérent pour un croyant de concevoir un Dieu créant pas amour des créatures incapables de jamais consentir à son amour en toute liberté et en pleine connaissance de cause. De plus, s'il est vrai qu'il a voulu que l'homme devienne son semblable, il serait contradictoire d'avoir fait en sorte qu'il en soit à jamais incapable. Il me paraît par contre conforme à l'amour de penser que le Créateur a pris des dispositions pour permettre à ces créatures d'accéder à cette pleine intelligence de son dessein et, notamment, d'avoir prévu son assistance si elles la demandent.

Cette intelligibilité croissante ne peut faire l'économie ni de l'approfondissant constant par les croyants de la Révélation, ni des progrès du dévoilement par les savants du cryptogramme de l'Univers. J'ai donné l'exemple de l'outil nouveau que constitue pour la théologie trinitaire le concept scientifique récent d'intrication⁹⁶. À cet égard, j'ai fait aussi un incessant parallèle avec la catalyse qui ne se déclenche que lorsqu'intervient quelque part la résonance entre une réalité physique devenue catalysable et un catalyseur dont la forme demeure immuable avant comme après la

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

catalyse. Je rappelle aussi mes incessantes références à la sexualité animale où le mâle bien que déjà pubère ne peut inséminer une femelle que si elle est réceptive ; ou encore à l'enseignement d'un maître qui n'ensemence son élève qu'en fonction de sa maturité intellectuelle pour accueillir des connaissances nouvelles. S'il est vrai que, selon la parabole évangélique du Semeur, le parole de Dieu est semence qui ne germe que dans de la bonne terre, l'économie de cette germination catalytique en double commande est tout entière définie dans l'ontosemence intemporelle d'Ontoaccord qui n'est autre que le contenu de l'Ontosphère et le contenant de l'Ontochamp.

Il n'en est donc pas de cette ontosemence comme des semences vieilles de plusieurs milliers d'années que les archéologues découvrent conservées au sec dans les tombes et qui germent lorsqu'on leur offre la bonne terre et le climat propices à cette germination. Chaque détermination de cette ontosemence est une essence à laquelle l'existence en tant qu'hypersigne est donnée intrinsèquement par l'Ontoacteur de cette actualisation. Ainsi l'hyperprotosigne est protosemence de la Protosphère, l'hypercosmosigne est cosmosemence de la Cosmosphère, etc... chacun de ces hypersignes est incarnation de l'une des déterminations du verbe ontoaccorder.

L'écueil du concordisme.

Avec sa schématisation sur le modèle du protocole de toute négociation d'un Accord (Figure 05-5 page 177) , j'ai progressivement découvert l'extraordinaire puissance de l'Ontoaccord, cellule souche de l'Univers. Elle synthétise dans une même fonction d'Ontoaccord l'intrication des trois déterminations ontologiques de l'Ontoprotocole ou du dispositif qui présidera à sa genèse. Plus loin (page 255- Figure 0P1)) dans la Postface, où je livre une anticipation du Livre 1, je propose une modélisation trirectangle de cet Ontoprotocole selon les trois axes :

Béna, creuset de ma quête du sens.

-selon l'axe polarisé $y'Oy$, l'autorité d'un Ontoprojet d'Ontoaccord singulier et normatif ,

- selon l'axe bipolaire $x'Ox$, la liberté duale de l'acceptation Ortho ou du refus Para de cet Ontoprojet comme critère commun de décidabilité de l'accord et du désaccord.

- selon l'axe $z'Oz$, produit vectoriel de l'axe $x'Ox$ par l'axe $y'Oy$, la fécondité de la décision Pro de collaborer à la réalisation de l'Ontoprojet et la stérilité de la décision Anti de s'y opposer.

Faut-il voir dans ce dispositif l'empreinte de la Trinité incréée ?

Il est certes tentant mais très aventuré de passer de la Création, en l'état inachevé du décryptement de son cryptogramme par la Science, à la révélation d'un Incréé trinitaire que la Théologie ne cesse depuis deux mille ans de sonder et de pénétrer toujours plus profondément, tout en se diversifiant en plusieurs écoles. Respectueux de cette immense somme de travail inépuisée, je me considère comme un braconnier profanateur de ce domaine réservé en me risquant à réduire ce dispositif théologique de la Création aux trois surdéterminations suivantes :

- l'unicité d'un Dieu Père auteur du dessein singulier d'amour qui fonde la Création et concepteur de l'ontodispositif de sa réalisation,

- la double nature d'un Dieu Fils, acteur interprète de ce dessein d'amour dont il est le Verbe, à la fois la parole *logos* et le parler *lexis* (cf p 105). À l'échelle humaine, le signifiant de ce Verbe est son corps dont ses disciples sont les membres assemblés en une Église. En tant que signifié de ce Verbe il est la tête de ce corps.

- le produit de la résonance entre le Père auteur et le Fils acteur de ce dessein d'amour est un Dieu Esprit procédant de l'un et l'autre. Référent de la vérité de ce dessein, il est l'attracteur de sa

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

réalisation qu'il inspire et guide en sorte que ce dessein s'accomplisse. Sur la scène du théâtre de l'Univers, où l'acteur interprète la pièce d'un auteur, j'aime à me représenter cet inspireur comme le souffleur discret qui assiste l'acteur car il dispose du texte authentique.

Je tiens pour irrespectueuse, imprudente et certainement fautive cette réduction analogique et schématique à trois formulations aussi discutables. Je ne recherche nullement et je tiens même pour indésirable la concordance combien incertaine entre les surdéterminations transcendantes de ce dispositif trinitaire ainsi esquissé et les trois déterminations immanentes de l'armature intriquée du métier à tisser l'Univers. Je sais à quelles critiques justifiées je m'expose en faisant état de ces rapprochements approximatifs. De plus le protocole d'accordage initial de l'Univers qu'élucide toujours plus avant la Science est encore incomplet.

C'est pourquoi j'ai jusqu'à présent préféré ne rien diffuser de mes supputations laborieuses quant à ces rapprochements douteux entre Science et Théologie trinitaire. Alors pourquoi donc ne pas continuer à me taire ? C'est parce qu'il me semble important, au soir de ma vie, de souligner que c'est davantage une discordance qu'une concordance que j'aperçois dans ces rapprochements avec une interprétation théologique actuellement dominante, mais ne faisant pas l'unanimité, sur l'historicité des interventions de Dieu dans la Création. Hier encore le Pape Pie XII interprétait littéralement le récit de la Genèse avec l'intervention de Dieu le premier Jour lors du "*fiat lux*" séparant le jour et la nuit comme le quantum d'action sépare le manifeste surquantique de l'occulte subquantique.

Les Créationnistes n'hésitent pas à faire de tels rapprochements en considérant chacun des sept Jours comme autant d'étapes historiques d'une Création fractionnée. La TGS pourrait leur suggérer de rapprocher la création du firmament (le 2ème Jour),

Béna, creuset de ma quête du sens.

séparant les eaux d'au-dessus avec les eaux d'au-dessous, avec le partage entre son Ortho-Univers et le Para-Univers d'un présumé Multivers. Ou encore intervention divine le troisième Jour pour séparer les continents de terre ferme des océans liquides comme la cosmophysique sépare la matière saisissable des astres lumineux des océans de matière noire insaisissable.

Or la TGS est en désaccord profond non seulement avec les thèses créationnistes scientifiquement insoutenables et confuses mais aussi avec les thèses qui se veulent éclairées d'un certain créationnisme évolutif chrétien. Ainsi me paraît insoutenable la thèse de l'infusion de l'âme dans l'instant de la conception de chaque être humain, ou encore, la thèse de l'infusion dans le même instant d'un souffle d'une vie qui serait spécifique de la nature humaine. La première thèse revient à considérer les infusions au quotidien de chaque âme personnelle dans chaque embryon comme une création permanente des âmes, alors qu'on soutient que la Création est achevée le septième Jour. Avec la deuxième thèse, on sacralise la vie humaine, sanctuaire de cette âme intemporelle, sans apercevoir que de fil en aiguille toute vie n'est qu'un rameau d'un arbre de vie semé voici quatre milliards d'années. Cette semence de vie est elle-même le sanctuaire d'un principe vital en sorte qu'il convient de sacraliser toutes les branches vivantes ou mortes de cet arbre jusqu'au premier germe issu de sa semence elle-même sacrée.

Je n'ai pas cessé de préciser que pour la TGS toutes les phases de l'histoire de l'Univers sont en puissance dans l'ontoprotocole de la Création mais que le passage de la puissance à l'acte implique un **passeur**, catalyseur de cette actualisation. On sous-estime la toute puissance du Créateur en méconnaissant qu'il n'est pas seulement l'auteur d'une parole créatrice mais aussi le passeur du *logos* à la *lexis* (cf p. 105) et enfin le référent de la vérité de l'interprétation. La TGS considère donc que la Création est

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

achevée dans l'agencement de son ontodispositif défini par l'ontoprotocole de l'Ontosphère. Certes, nous autres noocréatures humaines recensons depuis la Noosphère, comme des phanies historiques, causées par les interventions dans le temps de "la main de Dieu", les manifestations successives à nos yeux des activations des virtualités de l'Ontoaccord et de leur régulation.

Mais le Créateur Incréé n'a pas besoin de revêtir une condition temporelle créée pour intervenir dans l'histoire, pour redresser et parfaire une Création que par incompetence il aurait créée défectueuse. Le Christ répète à deux reprises qu'Il Est : "*Je Suis*" (Jn 8, 27 et 58) ; il n'a donc pas à devenir homme car il l'est dans son essence. C'est nous qui avec nos yeux humains d'historien voyons comme Paul ce Verbe revêtir effectivement voici deux mille ans la condition humaine, alors que St Jean dit à juste titre que ce Verbe qui s'est fait chair était dès le commencement. Nous datons la catalyse d'un catalysé temporel par un catalyseur intemporel, mais c'est la nubilité de Marie qui s'est trouvée réalisée à cette date et non celle pérenne d'un Verbe, nubile par essence .

Le Christ incarné est semence initiale d'un germe qui doit grandir et se développer grâce à la coopération entre l'homme et Dieu, comme Paul l'explique aux Éphésiens : "*en vue de la construction du Corps du Christ au terme de laquelle nous devons parvenir tous ensemble à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, cet homme parfait dans la plénitude de l'âge qui réalise la plénitude du Christ.*" (Ép 4,12-13). Puissante dialectique de l'humanisation de Dieu et de la divinisation de l'Homme qui fonde toute l'économie du salut comme l'ont comprise dès les premiers siècles les Pères de l'Église et que résume la formule de St Irénée reprise par St Augustin : "*Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu.*"

Béna, creuset de ma quête du sens.

L’au-delà du mur vers lequel nous fonçons.

J’ai déjà dit à plusieurs reprises que la “*bonne nouvelle*” que je lisais dans le Nouveau Testament était opposée à ce pessimisme : elle annonce le salut du monde, la victoire finale sur la mort et la régénération universelle, non par la magie d’une intervention divine mettant fin à la faillite de la Création, mais par la libre collaboration entre un maître d’ouvrage divin et un maître d’œuvre humain. Processus d’édification mutuelle où, par l’eucharistie, le Christ nourrit de son propre corps les ouvriers constructeurs de son corps. Teilhard de Chardin a qualifié d’évolutif ce processus dont l’analogie avec le métamorphisme géologique l’a aidé à saisir la dialectique (cf note 12).

Pour ma part, je dois de même à la physique des origines d’avoir éclairé ma foi sur cette dialectique d’interaction symétrique à l’œuvre dès le commencement de l’Univers. De fait, processus encore mal assimilé par l’Église enseignante où, de nos jours, la prédication du salut individuel est rarement associée à celle du salut universel dont il est pourtant inséparable. Bien symptomatique de cette inintelligence est le contresens réitéré des traducteurs de Paul en ce qui concerne le verset précité des Éphésiens où l’espérance qui leur est inconcevable de “*l’unité de la foi et de la connaissance*” est rabaisée en devenant l’espérance concevable d’un œcuménisme réalisant “l’unité de la foi dans la connaissance du Fils de Dieu” (cf note 81). À l’heure de l’intercommunication entre tous les humains connectés sur un même réseau où toute connaissance est accessible à tous, cette incompréhension de l’avènement d’une civilisation de l’universel crée ce divorce entre le savoir des nouvelles générations sans frontière et le pouvoir qui méconnaît cette solidarité transnationale.

J’ai dit plus haut que cette brèche béante entre savoir et pouvoir était à l’origine de toutes les révolutions. La prochaine concernera donc cette civilisation occidentale qui précipite

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

d'autant plus sa fin qu'elle s'épuise à retarder l'échéance à coups d'expédients qui aggravent son état au lieu de lui porter remède. Puisqu'elle va dans le mur, et nombre d'analystes le reconnaissent⁹⁷, il lui faut oser concevoir ce mur non comme un point final mais comme un seuil à franchir, celui d'une révolution conceptuelle porteuse d'une nouvelle intelligibilité. Seule une percée de la connaissance grâce à un nouveau paradigme permettra de traverser ce mur. Et puisque Béna se voulait l'adepte de cette problématique de rupture, j'ai donc demandé en 1997 qui accepterait de participer à un séminaire non pas pour faire tomber le mur, mais pour tenter d'y faire un petit trou. Par cet orifice on pourrait jeter un coup d'œil sur "l'au-delà du mur" et s'employer à préparer un passage en foule, comme fait le commando qui crée une tête de pont "sur une autre rive" pour permettre le débarquement du gros des troupes. Comme toujours dans l'histoire de l'évolution les commencements sont minuscules et il appartient à "un petit reste" de faire la trouée, un "trou de ver" selon la Théorie quantique, après quoi la mutation fait tâche d'huile si elle s'inscrit dans le sens de ce véritable progrès vers la plénitude de vérité dans l'amour que nous ne découvrons qu'à l'expérience.

J'obtins cinq réponses positives de personnalités de premier plan, pas assez pour lancer la machinerie d'un colloque. Je m'y attendais et j'en fus ravi car j'avais hâte d'être libéré des soucis matériels d'organisation de ces rencontres pour pouvoir en faire la synthèse et montrer combien elles avaient fait progresser la réponse à la question du sens, notamment en dévoilant ses embûches et ses impasses dans lesquelles je voyais s'enliser tant d'initiatives comparables à la mienne et dotées de plus puissants moyens. Le public en manque de sens était de plus en plus demandeur en matière de convergence entre Science et Foi, mais il ne suffit pas pour faire progresser la quête de sens d'organiser des séances attirant une large audience où de prestigieux prix Nobel

Béna, creuset de ma quête du sens.

venant chacun en un quart d'heure confier leurs états d'âme et dire leur conviction que la Science doit s'ouvrir à la spiritualité ; il ne suffit pas davantage d'encourager et d'instituer des cours où un enseignement est donné sur l'état du questionnement croissant en matière de sens mais non sur une réponse à ce questionnement. Non seulement on n'a pas cette réponse mais, de plus, la plupart des penseurs rigoureux nient qu'on l'ait jamais en vertu des théorèmes de limitation de la logique qui enferment toute vérité de science dans l'incomplétude. Ils redoutent à juste titre les gourous et autres faux prophètes qui prétendent détenir la clé du sens.

De plus, les conférenciers mobilisés sont des chercheurs compétents dans leur discipline mais la question du sens n'est pas leur discipline et leurs obligations professionnelles ne leur permettent pas de s'y consacrer à temps complet ; elle n'est pas reconnue comme une discipline à part entière, qui, parce qu'elle est la plus difficile de toutes, exige d'être approfondie dans des centres permanents de recherche fondamentale n'ayant pas d'autre objet. La recherche officielle ne dispose pas de matrice propice à la nidification d'un embryon de Théorie Générale du Sens, comme l'ovule fait son nid dans l'utérus. Elle ne dispose pas d'œuf avec son cytoplasme pour assurer la croissance du fœtus jusqu'au terme, ni de berceau pour accueillir un nouveau-né fragile. Au cœur du bassin méditerranéen, depuis toujours creuset d'un tel questionnement, je me suis efforcé à Béna, avec des moyens dérisoires de cultiver un germe susceptible de faire cristalliser une réponse dans ce magma en surfusion de sagesses et de religions qui s'entredéchiraient.

Mais quelle que soit la réponse sur l'avenir de l'Homme et de l'Univers, la mienne, celle des croyants ou celle des athées, celles qui prêtent à l'homme un destin divin ou celles qui font de lui le coupable de tous les maux dont la disparition est souhaita-

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

ble, il reste que toutes ces spéculations sont celles d'un homme qui spéculé avec ce cerveau spéculateur dont la Nature lui a fait don après une gestation de quatorze milliards d'année.

Ecce Homo speculans...

Voici donc cet homme incontournable mis en demeure de s'interroger sur ce miroir (*speculum*) cérébral qui lui donne une image de la Création dont les philosophes se demandent depuis Platon si elle est réelle ou virtuelle comme un mirage. La TGS coupe court à ces spéculations en attribuant l'émergence du sapiens sapiens au nooaccordage des neurones de son néocortex sur un critère de discrimination entre la montée et la descente dans les étages de sa représentation. Car ce que notre cerveau nous représente n'est autre qu'une image, produit de l'interaction entre l'information apportée par des sensations réelles incidentes et la conformation d'un support neuronal récepteur. Notre faculté de nous représenter ces images est une faculté spéculatrice qui nous permet de distinguer les deux côtés du miroir, outil de cette spéculation, d'un côté le contenu informant, de l'autre le contenant conformant. On dit que l'homme réfléchi a franchi le pas de la réflexion mais la réflexibilité intellectuelle n'est pas différente de la réflectivité optique du miroir où le sapiens se voit en train de savoir.

Je n'ai cessé de comparer cette faculté de réflexion à la polarisation d'un topomètre dont le point 0 est interface entre l'abstraction par réduction d'un contenu à son contenant et l'imagination par production d'un contenu à partir de son contenant. Algébriquement traduit, abstraire c'est dériver une fonction primitive, imaginer c'est intégrer une fonction primitive. L'intégration implique l'introduction de constantes d'indétermination que la dérivation élimine. J'ai postulé que le référent naturel du sens unique de cette polarisation du topomètre de la Noosphère est le sens unique de l'expansion de l'Univers, de même que le référent du sens unique de la polarisation du dynamomètre de la Biosphère est le

Béna, creuset de ma quête du sens.

sens unique de rotation de la Terre, de même encore que le référent du sens unique de la polarisation du chronomètre est le sens unique du temps thermodynamique de la Cosmosphère.

Selon cette conjecture précisée dans la Livre 1, la TGS attribue donc l'apparition du sapiens à l'activation de la polarisation d'un miroir, en puissance dans l'Ontosphère, entre la subjectivité de ses inductions et l'objectivité de ses déductions. En d'autres termes, c'est le sens unique de la gravitation liée à la courbure convexe de notre Univers qui permet à l'ascenseur qui dessert les étages de nos représentations de distinguer la montée de la descente. Corrobore cette conjecture la dissymétrie spécifique du néocortex humain entre l'hémisphère cérébral droit, organe de la symbolisation imaginative, et l'hémisphère cérébral gauche organe de la rationalisation.

Comme annoncé dès le chapitre 0-0 et schématisé par la figure 00-4 page 23, c'est cette fonction réflexive et réflexive qui fait de la Noophase une phase miroir n°4 entre les trois phases de l'histoire naturelle n°1, 2 et 3, et les trois phases culturelles n°5, 6 et 7. On verra dans la Livre 1 comment le sapiens, mis en mesure de réfléchir les trois polarisations naturelles auxquelles il doit d'être un sapiens sapiens, bénéficie successivement de l'activation de trois boussoles lui permettant de guider son comportement entre deux incitations contraires.

La TGS prête donc à l'homme une fonction médiatrice à mi-cours de l'histoire de l'Univers où sa quête culturelle de vérité prend le relais de l'évolution naturelle. Ce faisant la TGS revendique donc un anthropocentrisme antinomique avec le naturocentrisme que revendiquent ceux qui considèrent l'homme comme un regrettable avatar de l'évolution dont la disparition est souhaitable. Citons au moins Maurice Allègre⁹⁸ qui pense que des "guèpes-abeilles" mutantes le remplaceront demain avantageusement, à moins que ce ne soit des dauphins comme l'espère Théo-

où le navigateur solitaire se fait ermite en montagne,

dore Monod pour qui l'homme est une catastrophe⁹⁹. Mais ces caricatures traduisent assez fidèlement la religion de la Nature partagée par nombre d'écologistes qui l'idéalisent, ce qui implique que la loi de la jungle soit le modèle qu'ils préconisent.

La position de la TGS est créationniste en ce qu'elle fait d'une Pentecôte finale, le 7ème jour, une consommation nuptiale entre le Créateur et la Création transfigurée au terme d'un long processus évolutif d'accord croissant, ou, comme dit Teilhard de Chardin, d'amorisation croissante. Dès l'apparition de l'Homme créé libre à son image et ressemblance, le Créateur respecte ses initiatives lorsqu'il nomme arbitrairement ce qu'il voit, lorsqu'il apprend laborieusement à jardiner la Nature, à domestiquer les animaux, et à dominer peu à peu toutes choses. S'il y réussit par tâtonnements successifs, c'est qu'il est seul à être doté d'une intelligence lui permettant de décrypter progressivement le cryptogramme de la Création et de la soumettre à ses volontés. Mais ces errements feraient de l'aventure humaine une errance indéfinie s'il n'existait un pôle d'attraction exerçant sur l'évolution naturelle irresponsable une discrète influence et apportant à l'évolution culturelle d'un homme responsable **son** assistance lorsqu'elle est sollicitée.

La science est également depuis peu anthropocentriste dans la mesure où elle adhère au principe anthropique faible lorsqu'elle constate qu'il n'y aurait pas de savants si l'Univers qui est le leur n'était pas accordé sur les réglages infiniment précis des constantes universelles. Son anthropocentrisme est confirmé par la Théorie quantique qui observe que toutes les données de l'observation sont en fait interactions entre des informations émises par les phénomènes naturels et les conformations du prisme de l'observateur humain. Il est assez paradoxal que cette prise de conscience récente rejoigne celle de l'antique sagesse chinoise pour laquelle l'homme est médiateur entre la Terre et le Ciel.

Béna, creuset de ma quête du sens.

Mais cet anthropocentrisme ne fait nullement de l'homme un robot prisonnier d'un dessein divin que lui révélerait depuis sa naissance son décryptement progressif du cryptogramme de la Création. Il découvre effectivement qu'il y a des lois de la Nature qu'il espère réduire à l'unité de la loi unique d'une Théorie du Tout. Mais son comportement n'est pas asservi à ses lois comme par exemple aujourd'hui lorsque les politiques divergent au sujet de l'exploitation pratique du génie nucléaire ou du génie génétique. Il n'est pas écrit dans le ciel que les réacteurs nucléaires ou les OGM sont en tout état de cause à proscrire. Il y a débat compte tenu de la balance entre des effets positifs et négatifs sur la survie de l'humanité. À cet égard, un dessein divin, soi-disant intelligent et intelligible, n'apporte aucune indication évidente.

Voici donc cet homme en proie à des spéculations contradictoires, qui pourtant chemine dans sa quête de connaissances de plus en plus éclairée sur l'économie de l'Univers qui est le sien. Selon Jacques Monod, quête sans espoir d'aboutir à la découverte finale de la vérité sur le dessein d'un Créateur qui n'est qu'un fantasme de son imagination. selon lui¹⁰⁰ : *“l'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son devoir, son destin n'est écrit nulle part.*

À quoi la TGS répond et ce sera ma conclusion : *“l'ancienne alliance est régénérée par la perspective d'une ultime alliance qui la parachèvera ; l'homme va enfin comprendre qu'il n'est plus seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il aurait émergé par hasard. Non plus que son devoir, son destin n'est écrit nulle part dans la Création mais il a l'espoir de découvrir l'un et l'autre grâce à la bonne nouvelle que l'Esprit Saint n'a pas cessé d'assister la Création pour la guider vers la vérité tout entière, pôle commun du dévoilement par la Science et de la révélation à la Foi.”*

NOTES

Notes du chapitre 0-6

⁷⁹ Cette incompréhension demeure très largement non seulement dans l'Église qui désormais reconnaît le fait de l'évolution sans consentir à sa propre évolution notamment en matière éthique ou sociale, mais aussi dans la Science qui tout en reconnaissant elle aussi le fait de l'évolution ne consent pas à l'évolution de son dogme de l'absolu du Hasard.

⁸⁰ Le Centre Interarmées de Recherche Opérationnelle (CIRO).

⁸¹ Jean Ranchin, aujourd'hui directeur du CNAM.

⁸² "*Nous sommes les coopérateurs de Dieu, vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu*" (1Co 4,11) "*La construction du Corps du Christ au terme de laquelle nous devons parvenir tous ensemble à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu*" (Ép 4,13) Il ne s'agit pas de l'unité dans la foi, contresens que font la plupart des traducteurs qui veulent à tort voir dans ce texte la promesse d'un œcuménisme final, mais, selon le mot à mot, de l'unité de la foi et de la connaissance, de l'unité du croire et du savoir (*tès pistôs kai tès epignosêôs*) dans la perspective de leur convergence finale selon la visée de Teilhard.

⁸³ La grand-mère de ma femme, originaire de Grenoble, était née Mounier, comme son arrière grand-oncle Jean-Joseph Mounier (1758-1806), cet avocat qui joua un rôle décisif dans le déclenchement de la Révolution. Des liens de parenté avec Emmanuel Mounier lui aussi originaire de Grenoble sont probables.

NOTES

⁸⁴ L'Association Béna compte aujourd'hui 900 membres qu'il faudrait tous citer ainsi que 150 membres décédés depuis 35 ans. J'en ai déjà nommé quelques uns ; je tiens à ajouter au moins et dans le désordre :

- d'abord les noms de quelques grands disparus : Jacques Caubet, Jacques Ferrier, Hélène Callies, Henri Savonnet, Georges Dussud, Jean Guitton, Georges Michelson, Marc Schützenberger, Karl Schmitz-Moorman, Louis Soubise -Louis Duquesne de la Vinelle, et parmi les ecclésiastiques : P. Pierre Giraud Mounier, op, P. Jacques Goussault s.j., Mgr Francis Maisonnier, P. Robert Le Mailloux sj, P. Gérard Lepoutre, Mère Véronique, oco, Amiral Alain du Vigier.

- ensuite des compagnons de la première heure : Bruno Ribon, Maurice Kuehn, Alain Dunand, Léon Geerinckx, René Robin, Jacques Malbrancke, Emmanuel Daubrée, Roger Mongrédien, Edgar Clotuche, Basarab Nicolescu, André Jacob, Albert Garrigue, Maurice Ernst, Hervé Barreau, J X R Fennema, Paul Favaudon, Jean de Lagarde, Roland Heintz, Albert Petit, Catherine Pigeaire, Jacques Renaud, P. Richard Brüchsel sj, Fr. André Cantin, Mgr Louis Kuehn, P. Thierry Magnin, Père J.M. Maldamé op, Père Claude Geffré op. , P; Kevin O'Shea, cssr, P; Murray Rogers, Mgr Marc Stengers, Mgr Jean-Marcel Chabbert, Mgr André Dupleix.

et tant d'autres qui me pardonneront de ne pas les mentionner. Enfin depuis deux ans s'est constitué un Groupe de Travail Béna d'une douzaine de chercheurs, avec Alain Bruyère pour modérateur, dont la collaboration m'est infiniment précieuse. : Bernard Carré, Alain Deries, Michel Godron, Emmanuel Grasset, Matthieu Guillermin, Bertrand Lallour, Jean-Luc Lefèvre, Éric Lombard, Jacques Malbrancke, Sion Mamane, Miuchel Nguyen Thé, Jean-Nicolas Maisonnier, René Robin.

⁸⁵ Cette Fondation avait été créée par Michel Debré, auteur de la Constitution de 1958, sur le modèle de la Fondation des Sciences politiques. C'était un grand commis à défaut d'avoir comme De Gaulle l'intelligence de l'évolution géopolitique, notamment en matière de décolonisation.

⁸⁶ Béna est proche de l'enclave de Llivia, bourgade espagnole isolée comme une île en territoire français. Cette anomalie date du traité des Pyrénées (1658)

NOTES

⁸⁷ Il s'agit de Liliane Orriols depuis 1980, François-Pacôme Callies depuis 1981, Évelyne Ruiz depuis 1993. Citons également quelques de ceux qui ont à des titres divers contribué efficacement et plus ou moins durablement à l'œuvre de Béna : François et Yvonne Chaudy (1972-1977) - Alfredo Echarzaretta (1973-1974) - Michel Simon, Yves Masset, Hervé Chadoutaud (1973)- Albert et Paulette Labbens (1974-1975)- Nguyen Baye (1977-1978)- Éric Levasseur- Anne-Laure Murcier (1978-1979) - Jean Vivier-Ritor (1978-1987) - Bertrand Gombert et Jane (1979) - Max Bernard (1980) - Thierry Salantini (1980-1981) - Émile Ho Tsang Fong (1981-1982) - Bruno Rolland et Michèle Fossard (1982-1983) - Soizic Raynal ((1983-1985) - Olivier & Hélène Oury (1983-1986)- Léo Carbonnaud (1984) - Père Pierre Énaud (1986-1987) Jean-Pierre Habtiche 1986) - Gilles et Marie-Odile Renart (1986-1987). Ayant pris le parti de ne pas faire de ce Livre une chronique familiale, je ne ferai que mentionner ce qui a été pour nous le plus essentiel des soutiens : la présence à nos côtés de trois ménages de nos enfants : Jacques et Valérie Salantini depuis 1986, Claire et Albert Pavy de 1987 à 2003, Françoise et Patrice Rénier de 1995 à 2001

⁸⁸ *“Car la Création en attente aspire à la révélation des Fils de Dieu, Si elle fut assujettie à la décomposition (phthora en grec traduit à tort par vanité), non qu'elle l'eut voulu mais à cause de celui qui l'y a soumise, c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu”* (Rm 9- 19,22)

⁸⁹ Le *“consolat del mar”*, code de droit maritime.

⁹⁰ Un ami juif marocain, Sion Mamane, m'assista dans cet apprentissage et il m'aida dans la préparation de mon voyage en me ménageant des rencontres précieuses en Israël.

⁹¹ *“Le livre zéro ou la Genèse du sens”* - 1982- publié à compte d'auteur par les éditions du Centurion et *“Le Monde n'est pas malade il enfante”* -1989- aux édition OEIL. On peut se les procurer auprès de l'Association Béna 66760 Enveitg.

⁹² C'est Jacques Ferrier, Commissaire Général de la Marine, qui insista pour que j'accepte. C'était un esprit éclairé et novateur d'une rare élévation qui avait fait œuvre de pionnier en informatisant dès les années 50 la gestion des services administratifs. Je dois beaucoup à son soutien efficace.

⁹³ Je fus initié à cette transdisciplinarité par Basarab Nicolescu, familier des séminaires Béna et fondateur du Centre International de Recherche sur la Transdisciplinarité qui préférait toutefois laisser ouverte la question d'un tel catalyseur.

⁹⁴ Jared Diamond - op. c. note 73

NOTES

⁹⁵ J'utilise le préfixe "per" (du latin *per* et du grec *περα*) dans le sens qu'il a notamment dans le mot *perfection* pour exprimer le degré extrême d'un accomplissement. De même *perdurer* signifie durer toujours. L'anglais a *to perform*, accomplir, d'où en français la performance. La chimie a repris ce préfixe *per* pour exprimer une saturation maximale : peroxyde, persulfure, perborate. Remarquons que ce préfixe est aussi celui de "personne" du latin *persona* le masque de l' qui amplifie sa voix et accentue la personnalité de ce personnage.

⁹⁶ Il fonde notamment les inégalités de Bell et la non séparabilité quantique.

⁹⁷ Le jour où j'écris ces lignes, je reçois le numéro 3151 de la revue *La Vie* qui titre : "*Une dette astronomique à la charge de nos enfants, des entreprises obsédées par leur cours de Bourse, un État privé de prévisions... Nous allons dans le mur !*" Le diagnostic d'autodestruction du capitalisme et le pronostic d'issue fatale n'est pas nouveau. Voici quelques années que Jacques Attali a comparé l'Occident au Titanic fonçant vers un naufrage assuré. Mais en matière de thérapeutique on ne trouve sous la plume de ces experts que des soins palliatifs.

⁹⁸ - Claude Allègre, *Introduction à une histoire naturelle* - Fayard

⁹⁹ - Théodore Monod, *Et si l'aventure humaine ?* - LGF - 2002

¹⁰⁰ Page 195